

tus. Mais, de plus, vous avez perdu une vraie mère, et cela explique la douleur dans laquelle vous plonge son départ.

Tous ceux qui l'ont connue ont pu admirer en elle une âme d'élite, un caractère fortement trempé, un cœur noble et généreux.

Au cours de sa vie entière, dans le monde et en religion, elle a été toujours une femme de devoir. Elle a été grande, admirable devant la mort.

Hélas ! qui eût dit, il y a un an à peine, alors que le vote unanime du chapitre lui confiait pour une seconde fois la charge de supérieure générale, que ce sacrifice allait vous être demandé si tôt ? A ce moment, vous entrevoyiez, n'est-ce pas, avec joie, cette administration faite à la fois de douce fermeté, de délicatesse et de bonté, déjà universellement connue, qui allait se poursuivre pendant cinq années encore pour votre bonheur et la prospérité de votre institut ? Elle, humble et parfaitement soumise à la volonté de Dieu, sans se préoccuper de sa santé si frêle, acceptait le fardeau placé de nouveau sur ses épaules, n'ayant qu'un désir et qu'une ambition : travailler, se donner, se dépenser tout entière pour le bien de sa communauté qu'elle aimait tant.

Vous vous rappelez les vœux que je lui adressais et les bénédictions que j'implorais du ciel pour ses futurs labeurs.

Hélas ! Dieu avait d'autres desseins que nous tous, et pendant que le cantique des saintes réjouissances et de l'action de grâces retentissait dans votre chapelle, lui-même marquait le jour où il appellerait à lui pour la couronner sa fille bien aimée.

Tout est fini. Dans cette même chapelle où vous veniez le 17 octobre dernier rendre à votre mère les hommages de votre piété filiale et lui réitérer vos promesses d'obéissance, vous allez dans deux jours chanter autour de son cercueil les prières suprêmes de l'Église. Que vous dirai-je, chères sœurs, sinon d'adorer les volontés divines comme votre mère les a adorées